



Philippe Josserand

LES SEPT VIES
DE
JACQUES DE MOLAY

LES BELLES LETTRES

Philippe Josserand

LES SEPT VIES
DE
JACQUES DE MOLAY

PARIS
LES BELLES LETTRES
2023

www.lesbelleslettres.com

*Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris*

ISBN: 978-2-251-45458-0

RÉCITS

Giorgio – 1318

Giorgio, d'après un interrogatoire du procès du Temple, est le valet et le camérier de Jacques de Molay : tandis qu'il revenait vers la France avec le grand-maître en 1307, il passe pour s'être noyé près de Gênes. La réalité pourrait cependant être autre, puisqu'on le saisit ici au chevet de Giacomo da Montecucco, l'ancien maître provincial de l'ordre en Lombardie.

— Vivrez-vous ? Toute cette nuit, je vous ai veillé. Votre regard s'est perdu et j'ignore si vous m'entendez. Je vous parle. Que vous dire, Maître Giacomo, que vous dire pour ne pas exprimer combien j'ai peur que vous rendiez votre âme à Dieu ? Si vous mouriez, à nouveau je serais seul. Nous nous approchons de Pâques et il y aura dix ans bientôt que je me suis attaché à vous. C'était à Ivree, plus au nord, par une fraîche matinée du printemps 1308. J'étais arrivé là depuis quelques semaines, ne sachant trop où aller, pensant que si quelqu'un m'identifiait, avec les Alpes à portée, je m'enfuirais dans les montagnes. J'avais été lié au Temple et à son dernier grand-maître, Jacques de Molay, et les nouvelles régulièrement apportées de France faisaient craindre le pire. Je survivais de peu et, depuis l'automne précédent, passant de ville en ville, je ne restais jamais longtemps quelque part. Qu'allais-je devenir ? Comme souvent le matin, au sortir d'une nuit trop courte, je me le demandais lorsque, ce Jeudi saint, je vous vis avançant le long du mur de la cathédrale.

Je me suis inscrit dans vos pas. D'une marche décidée, vous vous êtes éloigné de l'église où vous étiez venu prier. Derrière vous, j'ai continué dans quelques rues et, lorsque nous fûmes seuls, je me suis porté à votre hauteur : « Maître Giacomo », ai-je dit en me tournant vers vous et, comme vous m'opposiez un visage impassible et absent, j'ai ajouté, vous regardant dans les yeux, « Maître Giacomo da Montecucco ». De pied en cap, vous m'avez alors détaillé. Sans l'ombre d'un doute, je reconnus immédiatement chacun de vos traits. Leur régularité parfaite s'était conservée. Vous n'aviez pas gardé mémoire de moi. Je ne m'imaginais pas que vous l'avez fait : notre rencontre, déjà lointaine, avait été trop brève et, comme j'allais reprendre la parole pour me présenter, vous me dîtes : « Apparemment, nous nous connaissons. J'ai perdu l'habitude d'entendre mon nom et j'avais décidé de ne plus y répondre, mais je sens que vous me voulez du bien. Ce n'est

guère ordinaire et, je ne vous le cacherai pas, ce n'est aucunement à mépriser. Dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes et, puisque vous m'avez reconnu avec une telle sûreté, ce qui nous a rapprochés.»

À l'abri d'un porche, le visage dans votre souffle, j'ai entrepris de vous raconter comment à Gênes, huit ans plus tôt, je vous avais rencontré. Parmi bien d'autres, j'assistais ce jour-là à une cérémonie que vous présidiez. L'occasion, devant l'église templière Santa Fede, vous est tout de suite revenue à l'esprit et, pour pouvoir parler plus à notre aise, vous m'avez invité à vous suivre jusqu'à la maison appuyée au rempart d'Ivrée que des parents avaient mise à votre disposition. Là, seuls, nous nous sommes entretenus toute la journée et une grande partie de la nuit. Dans une soupenne, au-dessus de la cuisine, vous m'avez installé un couchage et depuis lors je ne vous ai plus quitté. Huit ans durant, sans révéler nos identités sauf à quelques-uns de vos amis, nous avons vécu à Ivree. L'affaire du Temple a passé, l'ordre a été dissous et son grand-maître fut livré aux flammes du bûcher. Jamais nous n'avons été inquiétés et, en 1316, l'évêque de la ville qui vous avait souvent accueilli dans sa familiarité vous a remis la charge de la paroisse de San Cassiano à San Sebastiano Monferrato, sur le Pô, non loin du lieu dont vous êtes originaire. Je vous y ai suivi et, ce matin, pour vous tenir en vie, je vous parle dans le petit logement accolé à l'église dont, depuis deux ans, vous êtes le titulaire. Vous voici prêtre, vous qui étiez né chevalier. Dans cet office où je tâche de vous servir, vous vous êtes distingué par votre soin et votre dévotion, mais je crains que Dieu, qu'hier au Temple comme aujourd'hui vous avez toujours cherché à honorer, veuille vous rappeler à lui et qu'il me faille aller quérir un autre de ses ministres pour vous apporter l'extrême-onction.

Reparlerons-nous jamais du Temple, de Jacques de Molay, que nous avons l'un et l'autre servi, des papes que vous avez

connus et de nos existences singulières ? Je l'ignore, mais je rends grâce au Ciel que, depuis dix ans, il l'ait si souvent permis car, sans le hasard d'un Jeudi saint à Ivrée, je n'aurais pas uni ma destinée à la vôtre et je ne sais où je serais aujourd'hui. Lorsque je vous ai vu sous les murs de la cathédrale, votre visage, malgré une barbe moins disciplinée et un peu grisonnante, m'est instantanément revenu. Je puis vous dire que je le trouvais beau. La transparence de votre regard, comme au premier jour, m'a frappé. Je ne l'avais pas oubliée. C'est même l'essentiel de ce dont je me souvenais de vous qui étiez venu à Gênes mobiliser pour la Terre sainte l'année du jubilé. Le pape Boniface VIII, en 1300, avait offert une remise totale des peines de l'au-delà à tout fidèle qui, après s'être confessé et avoir reçu l'absolution de ses péchés, irait prier à Rome. Dans ma cité natale, que je n'avais jamais quittée, la nouvelle s'était partout répandue et des prêches, aux abords des églises, étaient organisés. À la vérité, je ne m'en souciais guère et je ne sais trop pourquoi, Maître, l'après-midi où vous avez pris la parole, je me suis retrouvé à Santa Fede. Comme souvent, le matin, j'avais été m'employer du côté de la grande darse proche de l'arsenal et, sur le quai où je trimais à décharger les ballots d'une galère, quelqu'un avait annoncé qu'une cérémonie se préparait à l'église du Temple. La mer et l'Orient me fascinaient depuis l'enfance ; devenu adulte, je rêvais d'embarquer et les chevaliers de votre ordre, dont on entendait raconter les exploits et les sacrifices à Acre et en Terre sainte, m'intriguaient beaucoup.

Je ne crois pas que j'avais alors déjà vu de templiers. Vous étiez six sur la petite estrade devant Santa Fede qui m'avez impressionné, vous surtout, Maître, avec ce manteau blanc frappé de la croix rouge que tous ne portaient pas et ce regard si formidablement transparent. Je n'avais pas compris que vous étiez un dignitaire important de l'ordre et que si vous n'étiez pas encore maître provincial de Lombardie, déjà

vous aviez pu en tenir lieu, lors de chapitres régionaux, en substitution d'Uguccione di Vercelli. De cela, vous m'avez parlé plus tard à Ivree et, l'après-midi de notre première rencontre, je m'en suis tenu à vos mots et, plus encore, à vos yeux que, fasciné, j'étais incapable d'abandonner. Ils sont entrés dans ma mémoire pour n'en plus sortir. À Chypre, à l'automne 1303, je les ai retrouvés, presque identiques, lorsque s'est présenté au couvent du Temple votre cadet, Nicola da Montecucco, que vous veniez de recevoir chevalier de l'ordre à Asti. Depuis deux ans, je servais alors comme valet auprès de Jacques de Molay. Je m'étais attaché à lui et, à Limassol, dans le château du Temple qui abritait le couvent, comme ailleurs, au gré de ses déplacements dans l'île, je partageais son quotidien et veillais tout à la fois sur ses journées et sur ses nuits. Dans l'ombre, je fus témoin de l'engagement continu du grand-maître pour la Terre sainte au recouvrement de laquelle il ne cessait de travailler. Dans nos conversations parfois, il me livra son enthousiasme et ses interrogations. Plusieurs jours durant, à la fin octobre 1302, j'œuvrai à l'arracher au désespoir où l'avait plongé la nouvelle de la chute de l'île de Rouad, en face des côtes syriennes, reconquise par les Mamelouks : là-bas comme à Tortose, il avait personnellement combattu à l'hiver 1301, avant que je ne vienne à Chypre, et voir cette tête de pont s'effondrer, après avoir mobilisé tant d'efforts, lui était cruel, d'autant que des templiers, qui, plus que quiconque, avaient animé la résistance, furent tués par dizaines ou emmenés vers l'Égypte en captivité.

De ses frères dans l'ordre comme de leurs dépendants, Jacques de Molay s'est toujours soucié. Une réputation de bienveillance et de libéralité l'entourait. Nicola, m'avez-vous dit, vous en avait souvent parlé car il fut lui aussi témoin des aumônes aux pauvres du grand-maître et du soin apporté à la réception des hôtes du couvent. Chypre, pour bien des Latins,

était l'appui indispensable de toute croisade. Le château du Temple, à Limassol, attirait et, à peine entré en service, je vis Jacques de Molay y accueillir à l'hiver 1302 Ramon Llull, ce curieux théologien majorquin, épris de Jérusalem, à son retour du royaume d'Arménie: plusieurs soirs de suite, je les entendis échanger, parfois vivement, sur la meilleure façon de recouvrer la Terre sainte, le grand-maître s'opposant au clerc sur l'intérêt de s'allier à ces chrétiens dont les princes, trop souvent, s'étaient joués des Latins. La grande politique me dépassait, mais, à vivre au couvent du Temple et à fréquenter au quotidien Jacques de Molay, je me pris à espérer en la libération d'Acre et de Jérusalem des mains des Mamelouks. Le lancement d'une nouvelle croisade était, pensait-on, question de mois. De toutes les commanderies du Temple, des armes, des chevaux, des vivres affluaient à Limassol, des frères arrivaient en nombre et les maîtres provinciaux, de Catalogne, du Portugal ou d'Angleterre, y venaient régulièrement. L'intimité du grand-maître était réservée à quelques-uns, à l'image de Pere de Santjust, avec qui je me souviens qu'il avait plaisir à s'entretenir, mais tous, à nouveau, étaient touchés par l'élan.

La crise ouverte par la perte de Rouad était surmontée et lorsque, appelé par le pape Clément V, Jacques de Molay a quitté Chypre en novembre 1306 pour traiter à la curie des affaires de la croisade, chacun était plein d'espoir. Membres de l'ordre ou non, tous ceux qui l'entourions, requis de demeurer au couvent ou, comme je l'ai été, de le suivre en Occident, pensions que nous nous retrouverions bientôt à Limassol pour mener le combat et reprendre pied en Terre sainte. Je me rappelle avoir évoqué cela avec votre cadet, qui m'a dit s'être ouvert à vous de ce sentiment. Il vous écrivait souvent et, grâce à lui, je pus donner épaisseur et histoire à votre visage face auquel le Ciel, l'année du jubilé, m'avait placé à Gênes. Je me souvenais de votre nom, Giacomo da

Montecucco, et je découvris, impressionné, la charge dans l'ordre qui était la vôtre. Maître provincial de Lombardie, de Tuscie, de la terre de Rome et de Sardaigne, vous étiez arrivé au plus haut. Nicola m'a parlé de vos origines piémontaises, au sud-est du diocèse de Turin, près du lieu où je vous veille aujourd'hui, et je l'interrogeais sur votre enfance dont, né quelque vingt ans plus tard, il ne savait pratiquement rien. L'un et l'autre étiez chevaliers et votre lignage s'apparentait aux Canelli et aux Calamandrana qui s'étaient illustrés au Temple et à l'Hôpital. Par la suite, vous m'avez confié que les Montecucco, peu après votre naissance, s'étaient fort appauvris et qu'en perte de vitesse ils avaient dû prêter allégeance en 1271 à la commune de Chieri et lui abandonner des possessions et des droits pour les reprendre d'elle en fief. Est-ce le poids de la maladie, l'idée que la mort approche ? Plusieurs fois, récemment, vous m'avez dit que vous pourriez être mon père. De fait, une génération nous sépare, mais, lorsqu'à Chypre, écoutant Nicola et Jacques de Molay, je compris qui vous étiez, c'est surtout la différence de nos états qui me frappa. Du Temple, qui vous avait reçu chevalier, vous étiez un dignitaire et, même attaché au grand-maître, je n'en étais qu'un serviteur.

À Limassol, pour la première fois, j'ai échappé à la misère. Sur le port, peu après mon arrivée à Chypre, la chance m'avait mis en présence de Jacques de Molay et, jouant de mon audace et de ma jeunesse, je saisis l'occasion pour entrer à son service, participer de sa maison et bientôt devenir son valet. Bien sûr, je n'échappais pas à la dépendance, mais au moins n'avais-je plus à m'inquiéter du lendemain. À Gênes, je n'avais vécu que d'expédients. Né l'été de la Meloria, en 1284, alors que la flotte de ma cité venait de l'emporter sur celle de Pise, affirmant un peu plus son primat en Méditerranée, je ne connus pas la liesse qui avait accompagné la victoire. Ma mère, dont je ne sais rien, m'avait abandonné sur le parvis de

San Giorgio. C'est de cette petite église, au sud-ouest de la cathédrale San Lorenzo, que je reçus mon nom et c'est dans son ombre que je passais mon enfance auprès d'un couple de fripiers qui m'avaient recueilli. Dès sept ans, ils m'utilisèrent à ramasser ce qu'on trouvait alentour de tissus et de charpies. Les rues sombres et étroites des quartiers au cœur de la Città m'étaient familières, mais j'aspirais à m'en évader, attiré par la mer et fasciné par l'incessant trafic des navires qui animait le port depuis la darse devant San Marco, derrière le môle, sous le promontoire du Mandraccio, tout au sud, jusqu'au bassin de l'arsenal qui, au nord, se développait, par-delà le Borgo, hors du rempart.

À treize ans, je m'arrachai à la fripe. Je quittai ceux qui, pour prix du gîte, m'exploitaient et, avec d'autres jeunes sans famille, je m'installai dans un taudis misérable d'un secteur éloigné du Borgo, non loin de la grande darse de l'arsenal où, le plus souvent, nous nous employions à la journée comme portefaix. Quoique je n'eusse jamais navigué, nef, coques, galères, fustes et saètes étaient devenues mon monde et ce ne fut pas un hasard si, lassé de ma vie à Gênes, contraint de cacher mon désir et de le vivre dans le danger, j'embarquai pour l'Orient au sortir de l'hiver 1301. Chypre, en revanche, n'était pas une destination prévue et le Temple, dont je ne savais pas qu'il s'était replié dans l'île, a été une autre rencontre d'occasion. À Limassol, en cinq ans, grâce à Jacques de Molay, à qui je m'attachais, j'allais me transformer, étendant sans cesse ma curiosité, me frottant à des univers dont j'ignorais tout, expérimentant la discipline du service et, tout autant, le plaisir de la connaissance, de l'écoute ou même de la lecture. De beaucoup, au couvent, j'ai appris et je l'ai fait d'abord du grand-maître, qui m'a prodigué son attention et dont, jour après jour, j'ai goûté la cordiale confiance et l'autorité ferme. Au début de l'été 1306, je fus peut-être le premier à qui il parla de la convocation reçue de

Clément V : non seulement, en Occident, je ferais partie de sa suite, mais il comptait sur moi pour l'aider à la mettre sur pied. À la fête de Toussaint, si tout allait bien, nous serions en France, où la curie s'était établie, et je vous y retrouverais, Maître Giacomo, car votre cadet me révéla que vous étiez cubiculaire du pape, comme vous l'aviez été de son éphémère prédécesseur, Benoît XI. Cette charge, lorsque je l'entendis nommer, ne m'évoquait rien et Nicola dut me préciser que vous étiez l'un des principaux officiers domestiques affectés à la personne du pontife. Valet de confiance du grand-maître, il me semblait agir de même. Je m'amusaï du rapprochement, où je lisais un bel augure, tout à la joie de pouvoir être sous peu avec vous. J'imaginai même bien davantage, retrouvant vos yeux lorsque je fermais les miens et m'abandonnai à d'autres bras pour satisfaire mon désir en accueillant des hommes dans ma couche.

Jacques de Molay, à plusieurs reprises, s'était ému de tels agissements sexuels qui, au Temple, étaient fermement condamnés. Certes, m'avait-il dit, je n'appartenais pas à l'ordre et n'étais donc pas astreint au vœu de chasteté, mais la sodomie, parmi les péchés, constituait l'un des plus graves. Soucieux de mon salut, il m'avait rappelé les interdits du Pentateuque, repris par saint Paul dans la première Épître aux Romains : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme ; ce serait une abomination ». Vous avouerez-je, Maître, que c'est surtout la condamnation de l'Apôtre qui m'a semblé une abomination ? Jamais je n'ai cherché à réfréner le désir auquel la nature m'a porté et, lorsque j'y cédaï, je n'imaginai pas que cela pût précipiter destructions, famines ou tremblements de terre. À ces fables, le grand-maître, pragmatique, ne croyait pas davantage et, s'il réprouvait mon comportement, jamais il ne m'a écarté. Il me savait posséder la loyauté et la discrétion qu'il appréciait et ma curiosité comme mon envie d'apprendre

le touchaient. Gênes, où il me dit s'être arrêté à l'automne 1294, dans son périple de plus de trois ans et demi à travers l'Occident, l'intéressait vivement. Le secours de l'Orient latin le préoccupait au plus haut degré, les navires le fascinaient, dont il s'attachait à doter le Temple, et il ne cessait de me parler de la mer à tel point qu'on eût pu penser que, comme moi, il était né sur sa rive. Comme vous, Maître, Jacques de Molay m'a connu à cœur ouvert et sa confiance n'en a pas été entravée; elle s'est nourrie de mon service quotidien et, lorsque nous embarquâmes en novembre 1306, avec le projet de rejoindre la curie, où vous serviez, elle me distinguait aux yeux de beaucoup.

Des lettres étaient arrivées à Limassol, annonçant la maladie de Clément V. Prévue à l'origine à la Toussaint 1306, la rencontre avec Jacques de Molay avait été reportée au printemps suivant. Elle aurait lieu à Poitiers, où la curie séjournait depuis quelque temps. Le grand-maître, sur la requête du pape, avait écrit son conseil pour lancer une nouvelle croisade, mais il savait qu'il serait aussi question de l'union du Temple et de l'Hôpital. D'aucuns, comme Ramon Llull, la préconisaient pour plus d'efficacité. Jacques de Molay n'y croyait pas et, voulant l'éviter à tout prix, il avait commencé à rédiger un mémoire qui en recensait les difficultés pour convaincre Clément V d'y renoncer. Sur le bateau, les discussions à ce sujet allaient bon train et le grand-maître m'associa à celles qu'il menait avec les principaux dignitaires du couvent. Peu avant de quitter Chypre, il m'avait nommé camérier, me chargeant plus spécialement des dépenses de sa maison. Des habits et quelques émoluments supplémentaires m'avaient été donnés et je voguais vers l'Occident paré d'un titre qui, dans mon imagination, faisait pendant au vôtre. Je ne mesurais pas, comme vous me l'avez dit plus tard, que, successeur d'Ugucione di Vercelli, vous étiez l'officier domestique le plus proche du pape et le maître provincial

au Temple d'une bonne moitié de l'Italie. Je pensais alors simplement que j'allais vous retrouver, vous connaître enfin et me tenir à vos côtés. Le voyage de mer, malgré la saison, se déroulait au mieux. Avant Noël, nous aurions débarqué à Naples et, au printemps 1307, je parcourrais la France et nous serions bientôt réunis à Poitiers. Il n'en a rien été et c'est seulement un an plus tard, le Jeudi saint, que je vous ai rencontré à Ivrée, au pied des Alpes, où nous avons tous deux échoué en fugitifs et en proscrits.

L'affaire du Temple, déclenchée par le roi de France, est passée par là. Ses tout premiers échos, encore timides et déjà incroyables, nous sont arrivés à Naples. Au début février, je me rappelle que Robert, le régent du royaume de Sicile, avait remis aux templiers de Pouilles, en présence de Jacques de Molay, les amendes dues pour avoir envoyé trop de navires de fret à Chypre. C'est alors qu'est survenu un frère de Bourgogne rapportant qu'on racontait à Paris et alentour que des rites obscènes étaient pratiqués lors de la réception dans l'ordre: au moment d'être admis, le postulant devait embrasser l'officiant sur l'anus et celui-ci lui commandait de ne jamais se refuser à un coreligionnaire qui voudrait avoir un commerce charnel avec lui. D'autres fables, sentant l'hérésie, paraissaient aussi circuler. Jacques de Molay reçut ces annonces avec calme. Bien qu'elles fussent dépourvues de sens, il était résolu à en parler avec le pape qui, s'il n'était pas encore au courant, ne tarderait pas à l'être; c'était là le meilleur moyen de couper court à la rumeur et, pour gagner Poitiers au plus vite, il accéléra la remontée de sa suite vers le nord à travers l'Italie. Le grand-maître, au début du pontificat de Boniface VIII, avait longuement résidé dans les États de l'Église: il me confia qu'il était à Naples, à Noël 1294, lors de l'élection du pape et qu'ensuite, à Rome et à Anagni, il avait beaucoup travaillé avec lui afin de réassurer le Temple et de projeter à nouveau la chrétienté vers

Jérusalem. Du pontife défunt, malgré les bruits là aussi propagés à son encontre, il gardait une belle mémoire, déplorant que Clément V, couronné à Lyon, ne fût pas rentré de ce côté-ci des Alpes. Les circonstances politiques avaient changé et la papauté payait cher son affrontement avec le royaume de France, d'où de tristes nouvelles arrivaient : la sodomie, contre toute vérité, aurait infesté le Temple, à ce que purent entendre deux frères dépêchés en avant par Jacques de Molay, et lui-même s'y adonnerait. Ma présence aux côtés du grand-maître devenait gênante, elle pouvait être un argument pour ceux qui s'acharnaient à flétrir l'ordre et, ensemble, au moment d'entrer dans le territoire de Gênes, nous décidâmes donc que je disparaîtrais.

Toute la question était de savoir comment. Dans la position qui était mienne, avec la charge de camérier dont j'avais été investi, un départ aurait attiré l'attention, suscité des commentaires et alimenté peut-être les rumeurs. Simuler un accident était la solution. Peu avant d'arriver à Gênes, où nous serions le lendemain soir, nous avons fait halte à Carasco. Le bourg se nichait dans un fort méandre de l'Entella, né de la réunion du Lavagna et du Sturla qui débouchaient là, tous les deux, des Apennins. Les pluies de la fin d'hiver avaient gonflé les eaux : le pont, au sortir du village, s'était écroulé et, s'il restait un passage à gué, difficile, l'église San Marziano, à proximité, était inondée. Jacques de Molay comprit immédiatement l'occasion qui s'offrait à nous ; il me savait excellent nageur car j'avais conservé à Limassol mes habitudes contractées à Gênes. En quelques mots, nous nous mîmes d'accord et, lorsque notre convoi repartit, sous l'averse recommencée, je me portais en queue. La file, entre deux cordes, s'étirait sur le gué, de l'eau au-delà de la taille, et lorsque, le dernier, je pénétraï dans le courant, sans un cri je me suis immergé et laissé porter par la crue : le trouble du débit me couvrait, il ne fut pas possible de me voir très longtemps et, commençant

à nager sous l'eau, j'ai gagné en quelques brasses les halliers inondés en contrebas du village où je repris ma respiration. Mon absence avait été signalée, mais la pluie fit qu'on ne m'a pas beaucoup recherché; le groupe était sur l'autre rive et, dès qu'il disparut à ma vue, je m'abritai à San Marziano, d'où je repartis à la tombée de la nuit. Trois jours plus tard, j'étais à Gênes. Je savais que Jacques de Molay et les siens avaient quitté la ville, mais craignant qu'une ancienne connaissance me reconnût je n'y pouvais rester et c'est ainsi que, seul, je commençais dans toute l'Italie du Nord-Ouest une errance qui, un an plus tard, m'a amené à Ivrée.

Peu de temps après moi, vous y arriviez aussi, également en fugitif. Vous en souvenez-vous? Je n'en suis pas certain. La vie semble vous quitter, ne plus tenir qu'à un souffle, à ce fil ténu de la respiration qui, de temps à autre, s'arrête et, alors que je vous crois mort, repart. Jusqu'à quand? Vos yeux se sont perdus, mais, dans leur transparence, ils demeurent tels que je les ai retrouvés à Ivrée ce Jeudi saint où j'ai d'abord lu sur vos traits la crainte d'être reconnu. Ainsi, me suis-je dit, cubiculaire du pape, vous étiez tout comme moi un proscrit. Le soir même, vous m'en faisiez l'aveu. Depuis six mois, l'affaire du Temple, jusqu'à la curie, avait tout ébranlé. En octobre 1307, lors de l'arrestation des frères du royaume de France, une mesure d'exception avait permis à Clément V de conserver auprès de lui ceux qui avaient des offices. Vous étiez le premier d'entre eux et le pape, m'avez-vous dit, dès qu'il connut le coup de force du roi, vous assura publiquement de son soutien. La pression, toutefois, n'a cessé de s'accroître au fil des semaines. L'horizon, malgré la révocation des inquisiteurs français décidée par le pontife, était sombre. Le 13 février 1308, à la faveur de la nuit, vous avez quitté la curie: en moins d'un mois, à cheval, puis à pied, dans les montagnes, vous avez rejoint l'Italie. Vous vous saviez recherché. Votre départ, pour Clément V,

résonnait comme un affront et, craignant que le roi l'exploite contre lui, il avait fait crier partout que vous porter assistance était criminel : une récompense de dix mille florins en bijoux fut même promise à qui dénoncerait votre cachette. Franchir le Rhône, puis les Alpes, vous a rendu à plus de sécurité. Jusqu'à l'été 1308, bien des templiers de votre province de Lombardie ont poursuivi une existence normale. Les charges qui étaient vôtres vous exposaient davantage et, sitôt en Italie, vous avez décidé de faire du commandeur de Milan votre lieutenant et d'entrer en clandestinité en vous installant à Ivrée, où, jusqu'à la cour de l'évêque, vous saviez pouvoir disposer d'appuis discrets.

C'est à Ivrée, du jour où je vous ai rencontré, que je me suis attaché à vous. Jamais je ne vous ai rien dit du sentiment que j'éprouvais pour vous. C'eût été vous perdre car, inévitablement, vous m'auriez chassé. En vous servant, j'ai conservé votre intimité : valet, je suis devenu votre ami et nos quotidiens comme nos destinées se sont unis. Les Alpes ont formé une barrière à la fureur française contre le Temple. À Ivrée, l'ancien commandeur local vivait libre et, plusieurs fois, avant et après la suppression de l'ordre, vous avez apporté votre caution comme témoin à des actes souscrits dans la ville. L'évêque, en lien avec vos parents et amis, vous a toujours protégé et, une fois le Temple dissous, touché par votre intention de devenir clerc, c'est lui qui vous a conféré les ordres majeurs et attribué la cure de San Cassiano où, depuis deux ans, vous exercez comme prêtre. Après huit ans à Ivrée, s'installer dans le Montferrat, sur le Pô, nous a ramenés dans le grouillement du monde. La région est continûment parcourue de marchands, de voyageurs, et les nouvelles y affluent de Milan, de Gênes ou de France. Vous y êtes presque chez vous et retrouver cette activité d'emblée vous a plu. Au marché ou ailleurs, les gens du bourg de San Sebastiano parlent de tout et, à nombre de reprises, j'en ai

surpris qui causaient des Templiers, sans véritable hostilité, malgré les récits de crimes et d'outrages répandus à la faveur du procès. Parfois, je me mêlais aux discussions, curieux de voir si quelqu'un parmi les villageois rapprocherait Giacomo da Montecucco, le dernier maître provincial de Lombardie, du desservant de San Cassiano qui donnait la communion à beaucoup. Je ne l'ai pas constaté et apparemment nul n'a été frappé par vos yeux comme je le fus.

Vous aviez aussi, Maître, le goût de vous mêler parfois aux conversations de San Sebastiano. Il y allait après tout de votre office. Y auriez-vous appris plus que moi autour du Temple ? Je puis vous avouer que je l'ai craint, sans oser vous en parler jamais. L'automne dernier, au marché, je me suis trouvé avec d'autres en présence d'un Génois, parlant fort, dont l'accent m'attira. Tout à coup, la discussion roula sur le Temple et sur le bûcher de Jacques de Molay, qu'un homme, dans notre petit groupe, déclara avoir eu face à la mort la constance du martyr. Cette opinion, que j'avais quelquefois entendue, scandalisa l'étranger. Il la contesta et répondit que le grand-maître, au contraire, était pécheur et sodomite, ce pour quoi il avait été droitement jugé et brûlé vif. Tous les deux, Maître, nous avons souvent parlé du procès et, parce que ses échos ont traversé les Alpes, je savais que deux sergents du Temple avec lesquels j'avais servi à Chypre, Guillaume de Gy et Pierre de Safed, avaient accusé Jacques de Molay, l'un, de l'avoir abusé et, l'autre, d'avoir couvert un viol qu'il aurait subi. Ces témoignages avaient été obtenus sous la torture et, taisant que j'en avais connu les auteurs, je ne me privai pas de le faire valoir au Génois, lui opposant que rien de tout cela n'était vrai. M'interrompant, il raconta alors qu'il avait entendu de source sûre que le grand-maître avait l'habitude de coucher avec l'un de ses valets qu'un torrent en crue de la Riviera de Gênes avait emporté et noyé. L'homme s'appelait Giorgio, ajouta-t-il, il était Génois, « comme nous

le sommes», dit-il à mon intention, ayant lui aussi reconnu mon accent, et sa mort était le fruit d'une vengeance divine. M'avait-il percé à jour ? Je ne pus complètement cacher mon trouble et dus battre en retraite. Jamais, Maître, je ne suis parvenu à vous parler de l'altercation du marché. L'avez-vous apprise ? Désormais, je l'ignorerai toujours, mais, comme Jacques de Molay jadis, malgré mes penchants, vous m'avez conservé votre confiance. Ceux-ci, toutefois, me rattrapent et me désignent. Lorsque vous ne serez plus, il me faudra partir, fuir à nouveau, peut-être vers cet Orient lointain dont, à Chypre, on parlait souvent, vers Caffa ou un autre comptoir de mer Noire, où les Génois commercent assidûment et où le Ciel, je l'espère, me fera la grâce de me délivrer du passé.

